

Le « Tableau de la Suisse »

de Marc Lescarbot

1618

Avec la bienveillante autorisation de l'auteur, nous nous faisons un plaisir de reproduire ici un article que M. William Matthey-Claudet vient de publier dans la Tribune de Genève du 4 janvier. Lescarbot n'est pas un inconnu chez nous, et si M. Matthey-Claudet l'a cru un instant, nous n'en tirerons point grief contre lui, mais plutôt argument pour féliciter ceux de nos érudits qui ont eu la main assez heureuse pour nous révéler depuis plusieurs années déjà, une œuvre aussi rare qu'intéressante.

Dans l'Almanach du Valais de 1916 déjà (pp. 26, 27), M. Jules-Bernard Bertrand consacrait deux colonnes à cet écrivain qui parcourut le Valais et le décrit au début du XVII^e siècle. M. Lucien Lathion revint sur le sujet au cours d'une longue étude parue dans nos Annales Valaisannes de mars 1940 (pp. 1-12), où il reproduit et commente le poème de Lescarbot.

L'article de M. William Matthey-Claudet — enrichi pour notre revue d'une note et de précisions concernant la vignette reproduite — ajoutera donc des détails nouveaux sur cet avocat-diplomate envoyé à Sion durant l'été 1612, et peut-être encore les années suivantes, et à qui le Valais est redevable de son premier « tableau » en vers français.



Le *Tableau de la Suisse*, de Marc Lescarbot, est l'un des plus anciens ouvrages et en même temps l'un des plus curieux que l'on ait écrit en français sur notre pays. Publié à Paris, en 1618, il n'a jamais été réédité et il est devenu si rare qu'on l'a oublié. Je ne l'ai jamais vu cité nulle part chez nous, et le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, si complet pourtant, ne mentionne ni l'auteur ni le livre¹.

Marc Lescarbot, toutefois, n'est pas un inconnu. Mais les renseignements qu'on a sur lui manquent de précision ; on ignore la date

¹ J'ignorais que les passages du *Tableau de la Suisse* concernant le Valais eussent été reproduits et commentés par M. Lucien Lathion dans les *Annales valaisannes* de mars 1940, et je remercie M. le Chanoine Dupont Lachenal de m'avoir communiqué cette publication.

J'ai par ailleurs découvert, depuis que mon article a paru, que l'ouvrage de Lescarbot était cité dans le troisième fascicule de la *Bibliographie nationale suisse* (Berne, 1899), p. 22, sous la rubrique *Geographische und Topographische Beschreibungen der Schweiz*, mais il y a une erreur dans la transcription du titre.

exacte de sa naissance et de sa mort, et tout ce que l'on connaît de sa vie, c'est ce qu'il nous en a raconté lui-même. Ce dut être un assez singulier personnage, d'humeur vagabonde, à l'activité multiple et peut-être un peu brouillonne. Tour à tour avocat, voyageur, diplomate, soldat et poète par surcroît, mais poète médiocre, il n'a marqué nulle part.

Né vers 1590, à Vervins, il se disait « seigneur de Saint-Audebert-du-Presle », dans le Soissonnais, et « avocat en Parlement », à Paris. Il n'exerça pas cette profession bien longtemps puisqu'en 1608, il s'embarqua à destination du Canada, qu'on appelait alors la Nouvelle-France.

* * *

Cette région avait été partiellement explorée, en 1534, par Jacques Cartier qui y avait planté le drapeau français. Mais cette prise de possession resta théorique pendant plus d'un demi-siècle. Cartier, qui avait failli mourir de froid dans les glaces de la rivière Sainte-Croix, où il hivernait, et qui estimait avoir été mal récompensé de ses services par le roi François 1^{er}, ne retourna que de mauvaise grâce au Canada, quelques années plus tard, et ne poussa guère plus avant que la première fois son exploration. Un second hiver passé là-bas le dégoûta de ce pays glacial et il rembarqua pour Saint-Malo, sans tenir compte des ordres de Roberval, un gentilhomme picard nommé vice-roi de la Nouvelle-France. Rebuté à son tour par l'âpreté du climat et l'hostilité des indigènes, Roberval ne tarda pas à s'en retourner. Ce n'est qu'en 1608 que Champlain, plus endurant et surtout mieux équipé, reconnut le lac qui porte son nom, et fonda, sans du reste s'y attarder, l'établissement qui devint la ville de Québec. Il était revenu en France l'année suivante déjà.

Lescarbot faisait partie de l'expédition. Il publia, à Paris, en 1609, une *Histoire de la Nouvelle-France, contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les Français ès Indes occidentales*. Il y inséra les relations que Cartier avait données de ses voyages et y ajouta ses propres observations qui ne manquent pas non plus d'intérêt.

* * *

Il entra ensuite au service de Pierre de Castille. Celui-ci n'avait, malgré son nom, rien d'espagnol. Fils d'un marchand de soieries de la rue Saint-Denis, il avait eu la chance d'épouser la fille unique d'un haut personnage, Pierre Jeannin, premier président du Parlement, puis surintendant des finances du royaume. C'était un excellent diplomate chez lequel on a pu vanter « l'alliance assez rare de l'habileté et de la bonne foi ».

Grâce au crédit de son beau-père, Castille fut nommé, en 1611, ambassadeur en Suisse. Le poste avait de l'importance à cause des capitulations militaires. L'alliance que Henri IV était parvenu à renouveler en 1602 lui assurait d'abondantes levées de troupes. Il recrutait en

Suisse plus de la moitié de ses fantassins, et c'était ses meilleurs soldats. Mais la solde, les pensions et les pots-de-vin coûtaient fort cher au roi de France qui, d'ailleurs, payait mal, surtout quand il s'appelaient Henri IV (Genève l'apprit à ses dépens). Sous son règne, l'arriéré atteignit des chiffres énormes. Et pour le dire tout net, le rôle principal de l'ambassadeur était de recruter le plus qu'il pouvait en déboursant le moins possible, quitte à promettre tant et plus ! Il lui fallait se ménager des intelligences partout et, pour les levées, traiter séparément avec chaque canton, complètement souverain dans ce domaine comme en bien d'autres, le lien fédéral étant encore peu serré.

Si les cantons protestants tenaient pour la France, les Waldstaetten et d'autres cantons catholiques avaient conclu une alliance avec l'Espagne, maîtresse du duché de Milan. Pierre de Castille chercha à détacher Lucerne et Fribourg de l'alliance espagnole et réussit à empêcher le Valais d'y entrer.

Bien qu'il n'eût pas de mission officielle et fût employé par l'ambassadeur à titre privé, c'est Lescarbot, semble-t-il, qui négocia avec le gouvernement valaisan. « J'ai détourné, dit-il, une de ces entreprises (de l'Espagne) étant allé en Valais pour le service du roi à autre sujet. » Il dut être, en fait, quelque chose comme un « chargé d'affaires » à Sion et sans doute y séjourna-t-il un temps assez long, au cours des cinq années qu'il passa en Suisse. Nous verrons en effet tout à l'heure qu'il parle du Valais en homme qui y a vécu.

* * *

Vers et prose mêlés, l'ouvrage de Lescarbot se présente sous la forme d'un mince volume petit in-4 de 79 pages. Il est intitulé un peu longuement, mais c'était alors de mode : *Le Tableau de la Suisse Et autres allies de la France és hautes Allemagnes, Auquel sont descrites les singularités des Alpes et rapportées les diverses Alliances des Suisses : particulièrement celles qu'ils ont avec la France.*

Le livre parut à Paris mais il avait été écrit en Suisse quelques années auparavant. La dédicace à Pierre de Castille est datée de 1614 à Soleure qui était le siège de l'ambassade de France. Lescarbot dédia une seconde fois son œuvre « A très-Magnifiques et très-Honorés Seigneurs Messieurs les Bourgmaitres, advoyers, lantamans, sénateurs, officiers et Peuples des treze Cantons de Suisse ». Ensuite (ce Lescarbot avait décidément la dédicace facile) il en fit hommage à Louis XIII : « Sire, lui dit-il, j'ai ci-devant parlé français à votre Majesté en mon Histoire de la Nouvelle-France et autres occasions, maintenant je parle suisse, mais en telle sorte que les Français m'entendront bien. Je décris, Sire, et vous dépeins en un Tableau poétique le paysage et les villes d'une nation guerrière que vous prisez, aimez et chérissez, et qui le mérite aussi... » Enfin, il adresse un avertissement au lecteur pour qu'il ne s'étonne point « de voir en ce Tableau les Cantons décrits pêle-mêle, et sans ordre. C'est une humeur de Peintre plus que de Poète... »

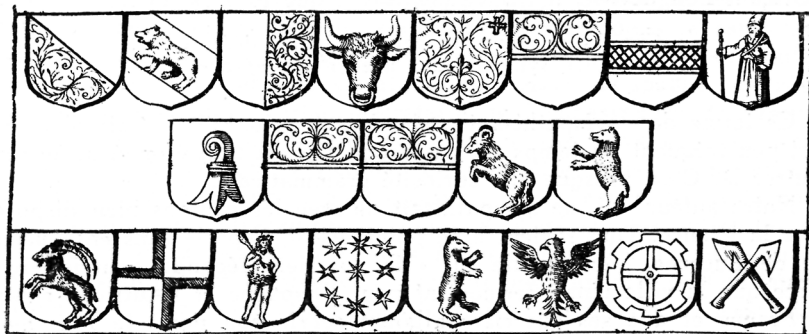
Ce tableau, en effet, est en vers, mais Lescarbot n'est point un poète du premier ordre. Chez lui, aucun souffle lyrique. Ce n'est qu'un alerte rimeur formé à l'école de la Pléiade, dont il emploie assidûment les tournures savantes, les expressions allégoriques et les mots composés. Il dit « bestes porte-laine » pour les moutons et « arbres porte-noix » pour les noyers, appelle Charles le Téméraire « le prince outreucidé dernier de la Bourgogne » ou bien — et c'est mieux — le « fol Bourguignon ». Il transcrit les noms de lieux avec quelque fantaisie : Martigny devient, sous sa plume, Martenac ; Romont, Rondmont et le Moléson, le mont de Moseron. Et il francise hardiment Thoune en Thon, Brienz en Briençe et la Furka en Fourcoula. Cela n'empêche pas ses descriptions d'avoir de la vérité et souvent du trait et de la couleur.

Ce *Tableau de la Suisse*, nous dit-il, a été « pris sur le mont Jura, près Soleure » :

Tire-moi le pourtrait de ce grand paysage
Que le Ciel a donné aux Suisses en partage
Lequel est limité par ces Alpes cornues
Que tu vois d'un long rang s'élever sur les nues
Et par le long trajet du grand lac Genevois...

Tout d'abord, voici Berne, dont il affirme assez joliment qu'elle est « plus commode que plaisante », ses arcades, les « ruisseaux qui ses rues nettoient » et la plate-forme

Elevée sur l'Ar d'une hauteur énorme,
Laquelle on ne peut voir fichant les yeux en bas
Sans avoir quelque horreur et crainte du trépas.



Ordre des Cantons de Suisse selon leurs séances :

Zurich, Berne, Lucerne, Uri, Schwitz, Undervald, Zoug, Glaris,

Bale, Fribourg, Soleure, Schaffouse, Appenzel

(et, à la suite, les pays alliés, soit les trois Ligues grisonnes, le Valais, l'abbé de Saint-Gall, Rotweil, Mulhouse et Bienne).

Cette vignette figure deux fois dans le « *Tableau de la Suisse* » : en tête de la dédicace aux Suisses et, 4 pages plus loin, en tête de l'« *Ordre des Cantons* ».

Il passe à Fribourg, trouve la ville aimable, ce qui est toujours vrai, et les Fribourgeoises charmantes, ce qui est vrai encore, et il ne lui échappe point que cette cité bilingue, où l'on entend « le parler du Suisse et du Français », est, par l'esprit, plus proche de la France qu'aucune autre :

Car elle a du Français comme par voisinage
Les honnestes façons, les mœurs et le langage
Si bien que si Fribourg était en beau pays,
Je la surnommerais l'abrégé de Paris.

Il prise beaucoup aussi Genève, qui lui paraît une « ville dont la beauté ne se peut exprimer ». Il dépeint « le Rhône azuré » et, en termes plus prosaïques, mais amusants, le lac

Qui se décharge là comme en un coin de sac.

Et, « sans exalter Viret, Calvin et Bèze — et autres qui chez elle ont occupé la chaize — de l'Evesque », Lescarbot, qui était catholique, admire Genève de « vivre comme en soy, à nul prince soumise ». Il en tire diplomatiquement cette conséquence que l'alliance française lui est fort nécessaire. Il ajoute :

Pour les lois et les mœurs sans flatter j'ose dire
Que le monde n'a rien en tout son grand empire
Qui puisse faire honte à cette ville icy,
Pour ce, semble le ciel avoir d'elle soucy
Quand il la garantit des cruelles surprises
Que cent fois des haineux ont contre elle entreprises.

Au pays de Neuchâtel qui, à cette époque, dépendait de la maison d'Orléans-Longueville, il trouve également que tout est bien :

Car là se trouveront gens de bonne défense
Fort bien sympathizans avec notre France.

Ce terme de « sympathisant », si courant aujourd'hui, était d'un emploi peu fréquent du temps de Lescarbot. On est tout étonné de le rencontrer là. C'est presque une curiosité grammaticale.

Notre auteur, lui, ne sympathisait qu'avec les cantons bien disposés pour la France. Tout revient à ce point. Ainsi, il parle sans enthousiasme de Lucerne, bien qu'elle fût « de guerriers féconde nourrisnière », parce que la ville tenait fermement pour l'Espagne et l'Autriche contre la France et que ses guerriers allaient servir non point le Roi, mais l'Empereur. Il lui reproche d'être mal située et mal ensoleillée :

Lucerne belle en soi et dedans son enclos
Mais hideuse au devant, aux côtés et à dos.

* * *

De toute la Suisse, ce que le poète-diplomate a le mieux vu, ce qu'il décrit directement, d'après nature, c'est le Valais. Il montre Sion, « bâ-

tie au pied d'une roche sublime », avec l'« épiscopale église », au milieu d'une « longue, étroite et profonde vallée ». Il a insisté sur la « merveilleuse différence » des montagnes, qui ne sont que glaciers, roches arides et sapins « tout asséchés de froid », d'avec la plaine, qui donne tout ce que notre vie

Requiert pour n'estre point de pauvreté suivie.
Il a le blé, le vin et les arbres fruitiers
En France plus communs, et mesme des figuiers,
Grenadiers, amandiers : le saffran tout de mesme
Y croît, et le melon, d'une bonté suprême.

Il n'avait pas son vin en moindre estime :

Mais quel vin produit cet Alpestre terroir ?
Ce n'est du vin d'Altorff, de Zurich ou de Coire,
C'est du vin renforcé, vin délectable à boire
Qui se peut conserver quatre-vingts et cent ans.

Et, en note, Lescarbot précise : J'y en ai bu de « 72 ans ».

Possible ! Mais on avait sûrement remis, dans le tonneau, du vieux sur du nouveau, comme c'est encore l'usage pour le vin du glacier.

Ces descriptions que Lescarbot traça avec verve et, comme il dit lui-même, d'une « plume accorte », sont coupées par des digressions politiques, des résumés d'histoire et des remarques sur les glaciers, la flore et la faune des Alpes. Tout ceci, assurément, n'est pas de première main.

Lescarbot cite d'ailleurs quelques-unes de ses sources : les œuvres latines de l'illustre Glareanus qui, comme son nom l'indique, était originaire de Glaris, et celles de l'historien fribourgeois François Guillimann, qui professa à Soleure. Contemporain de Lescarbot, ce Guillimann était aussi, en diplomatie, son collègue, mais dans le camp opposé. Et même ils occupaient des fonctions toutes semblables : Guillimann, secrétaire d'Alphonse Casati, ambassadeur d'Espagne, en résidence à Lucerne, et Lescarbot, secrétaire de l'ambassadeur de France. Or, il arrive que des diplomates représentant des pays adverses s'entendent parfaitement en particulier. Ce doit être plus facile encore quand ils ont en commun le goût d'écrire : de collègues, les voilà confrères. Guillimann, entre autres ouvrages, a laissé sur les antiquités de la Suisse un traité pesant : *De rebus Helvetiorum libri V*, où, pour le dire en passant, il fut le premier à soutenir que l'histoire de Guillaume Tell n'était qu'une fable, reprise des légendes scandinaves. Il n'est plus que de courageux archivistes pour mettre le nez dans ce rébarbatif bouquin. Quant à Marc Lescarbot, qui écrivait en français d'assez bonne encre, son *Tableau de la Suisse*, bien qu'un peu longuet — il compte près de deux mille vers, avec des annexes en prose — est encore d'une lecture agréable. Le difficile, c'est de se le procurer ; il est, je le disais au début de cet article, d'une extrême rareté et quasiment introuvable aujourd'hui.